LE DERNIER ARBRE

TIM GAUTREAUX

LE DERNIER ARBRE

ROMAN

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)
PAR JEAN-PAUL GRATIAS

ÉDITIONS DU SEUIL
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e^*

Ce livre a été édité par Marie-Caroline Aubert.

Titre original : *The Clearing*
Éditeur original : Alfred A. Knopf, États-Unis
© Tim Gautreaux, 2003
ISBN original : 978-1-400-03053-8

ISBN : 978-2-02-108273-9

© Éditions du Seuil, septembre 2013, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Note de l'éditeur :

Il est question de cyprès tout au long de ce roman. Ils n'ont rien à voir avec ceux, de Provence ou de Toscane, que nous connaissons. Les arbres que l'on abat à Nimbus sont des *Taxodium distichum*, désignés en anglais par les mots *bald cypress*, *red cypress*, *Gulf cypress*, *tidewater cypress*, que l'on traduit par « cyprès chauve ». Il est entendu qu'à chaque occurrence du mot cyprès, sans autre précision, il faudra lire cyprès chauve.

Pour Winborne

UN

1923

À l'un des arrêts facultatifs d'une certaine ligne ferroviaire, quelque part en Louisiane, un grand gaillard blond prénommé Jules descendit d'une voiture de voyageurs, au cœur d'un hameau comprenant douze maisons et une petite gare rectangulaire. Il fut le seul voyageur à quitter le convoi, et dès que son pied droit toucha le quai en mâchefer du dépôt, le chef de train ôta le marchepied de sous son talon gauche, les freins pneumatiques lâchèrent un soupir sonore et le train s'ébranla dans un fracas métallique d'attelages qui s'entrechoquent.

Se rappelant les instructions qu'il avait reçues, Jules se dirigea vers le sud en suivant un embranchement envahi d'herbes folles, et il trouva bientôt une locomotive à vapeur Shay[1] attelée à une voiture de service et à cinq wagons plats sans chargement. Le mécanicien se pencha par la fenêtre de sa cabine.

« C'est vous qu'on envoie pour l'expertise ? »

Jules posa son sac, leva les yeux vers le mécanicien, puis regarda derrière l'homme les arbres imposants qui sortaient d'une eau noire comme du pétrole.

1. Locomotive à engrenages très utilisée autrefois dans les exploitations forestières, capable de tirer à faible allure des charges importantes avec un maximum de puissance. (Toutes les notes sont du traducteur.)

« Eh bien, voilà qui s'appelle être informé. Je suppose que vous avez un journal, dans cette brousse, qui vous tient au courant, ou peut-être une station de radio à la scierie ? »

Le mécanicien donnait l'impression que sur son corps, toute chair inutile avait fondu à la chaleur de sa machine.

« Les nouvelles circulent d'une maison à l'autre, de toute façon. » Il cracha sur l'extrémité d'une traverse. « Ce qui est sûr, c'est que celui qui achètera cette exploitation, il a intérêt à savoir ce qu'il fait. » D'un signe de tête, il indiqua l'arrière du train. « Montez donc dans le fourgon de queue. »

La locomotive partit en marche arrière, s'enfonçant dans une forêt dont les arbres n'avaient jamais été coupés, le vieux fourgon en bois – bricolé avec les moyens du bord pour transporter le personnel – chancelant comme un ivrogne sur des rails qui par endroits s'enfonçaient dans la boue. Après quelques kilomètres, le train quitta les cyprès chauves pour pénétrer dans la lumière fuligineuse d'une exploitation forestière, et Jules descendit en marche du wagon aux planches disjointes protestant à chaque cahot, tandis que celui-ci poursuivait son errance tel un nuage produisant un grondement de tonnerre assoupi. Examinant l'entreprise, il constata qu'elle était plus importante que celle du Texas dont il venait de superviser la fermeture et que déjà la rouille condamnait à l'oubli, abandonnée au milieu de trois mille hectares de souches de pins suintant de résine. La scierie neuve qu'il avait sous les yeux était constituée de nombreuses structures en planches grises munies de toits de tôle, reliées entre elles selon une logique dictée par la végétation : depuis l'unité de sciage, d'une hauteur impressionnante, partait l'atelier de rabotage, sur lequel étaient greffés le bâtiment des chaudières et plusieurs hangars bas abritant le bois d'œuvre dont le façonnage était terminé. Jules resta un moment au milieu d'une mare brunâtre et nauséabonde, cherchant vainement du regard un terrain sec, puis il se pencha pour glisser ses bas de pantalon à l'intérieur de ses bottes. Alors qu'il se redressait, il vit sortir par la porte

de derrière d'une bâtisse recouverte de bardeaux un homme en chemise blanche et gilet qui se dirigeait vers lui. Quand il ne fut plus qu'à une soixantaine de mètres, Jules comprit à l'étoile qu'il portait que ce n'était qu'un constable ; il venait voir quelle sorte d'intrus s'aventurait dans la propriété privée que constituait cette partie de la forêt. Derrière le représentant de la loi, la scierie rongeait les arbres, des jets de vapeur s'élevaient très haut par-dessus les toits grêlés par les scories puis dérivaient vers l'ouest, traînant derrière eux leurs ombres chargées de suie d'un bord à l'autre de la clairière. Une soupape de sûreté s'ouvrit en rugissant sur le toit du bâtiment des chaudières, un homme hurla un ordre du côté du bassin à grumes, tandis qu'un attelage de huit mulets harcelés par les mouches, au pelage blanchi d'écume, tirait un traîneau surchargé de blocs de bois destinés à garnir la réserve de combustible. Jules regarda sa montre. Il restait trente minutes avant la pause du déjeuner, et tous les ouvriers en service travaillaient jusqu'au coup de sifflet.

Le constable, un homme au visage grave, large d'épaules, s'approcha lentement.

« Qu'est-ce qui vous amène ici ? »

Il repoussa son Stetson et fixa Jules, le visage impassible, comme un idiot ou un homme distrait au point d'oublier de maîtriser le regard qu'il portait sur les gens.

« J'ai rendez-vous avec le patron pour examiner quelques chiffres. »

Jules tendit la main pour serrer celle du policier, mais il la lâcha dès qu'il put le faire sans paraître vexant, se disant que si un cadavre pouvait donner une poignée de main, c'est à cela qu'elle ressemblerait.

« Quelques chiffres », répéta l'homme, comme si ces mots revêtaient dans son esprit une signification particulière. Derrière lui retentirent un cri étranglé et la détonation d'un pistolet de petit calibre, sèche comme un coup de fouet, mais il ne se retourna pas.

Jules monta sur une traverse.

« On m'a chargé de superviser de près la scierie Brady, dans l'ouest du Texas, jusqu'au dépôt de bilan le mois dernier. Le propriétaire, ma foi, il vit dans le Nord, et il m'a fait prévenir que je devais aller en Louisiane à la recherche d'une nouvelle parcelle de forêt. Deux, peut-être, si elles sont petites. » Au loin, trois hommes qui se battaient tombèrent en même temps, déboulant par la porte de ce qui devait être, devina Jules, le saloon de l'exploitation forestière. « C'est ma huitième scierie en autant de jours.

– Moi aussi, je vivais dans le Nord, autrefois », fit le constable. Il pivota pour jeter un bref regard à l'échauffourée, puis se retourna de nouveau vers Jules.

Ce dernier remarqua de quelle façon il se tenait, les mains dans les poches et les pouces s'agitant comme les oreilles d'un cheval.

« Eh bien ça, alors ! dit-il. Mais qu'est-ce que vous faites dans le Sud, parmi les alligators ? »

Sur la galerie du saloon, deux des hommes liaient les mains du troisième derrière son dos : l'un serrait le nœud, l'autre le plaquait au sol, pesant sur ses épaules avec ses genoux.

« Le bureau du directeur, c'est la porte rouge, là-bas, dans le bâtiment principal.

– Dites-moi, pourquoi est-ce que vous ne… ?

– Excusez-moi. »

Le représentant de l'ordre se dirigea vers la bagarre, prenant le temps de contourner une vaste mare de boue, et Jules le suivit sur une centaine de mètres, marquant une halte dans le rectangle d'ombre que projetait l'économat. Au saloon, deux hommes, portant des casquettes de laine foncée et des costumes qui collaient à leurs silhouettes comme la peau d'un chien, descendirent de la galerie le type aux mains liées qui hurlait à pleins poumons et le transportèrent en direction du bassin. Le constable les rattrapa au moment où ils escaladaient la digue. C'est à peine si Jules l'entendit leur dire : « Stop ! »

L'un des deux hommes, bâti comme une barrique, sa poitrine velue visible sous sa veste, fit un geste pour désigner l'étendue d'eau.

« On va lui apprendre à nager, à ce salopard ! lança-t-il. Il a une ardoise de cinquante dollars, et il est pas capable de la rembourser. »

Le type aux poignets ficelés, un scieur robuste en salopette, plia les genoux et s'assit par terre.

« Monsieur Byron, ces deux Macaronis, ils veulent me noyer.

– Mais non, fit le gros. On va seulement le regarder faire des bulles, et puis on le repêchera. Pas vrai, Angelo ? »

Son comparse était mince, la bouche remplie de dents plantées de travers ; pour toute réponse, il tordit d'un demi-tour supplémentaire le col de la chemise en toile que portait le scieur.

« Lâchez-le.

– Ça m'étonnerait », répliqua le pansu, et d'un seul mouvement le constable plongea la main sous son gilet, en sortit un gros Colt qu'il abattit comme une hachette sur le crâne du bonhomme, et termina le travail en le bousculant de l'épaule et du dos. Jules se rapprocha du mur de l'économat, et même à cette distance il vit un jet de liquide d'une couleur cuivrée jaillir par saccades à travers le pantalon foncé alors que l'homme tombait sur le flanc et roulait comme un baril de pétrole jusqu'au bas de la digue. Le maigre aux dents de travers s'écarta du scieur et montra ses mains vides.

Au-dessus de Jules, sur la galerie de l'économat, un commis se mit à chasser à coups de balai les mottes de terre laissées par les bottes des visiteurs. Il jeta un regard en direction du bassin.

« Tiens ! » fit-il, comme s'il avait repéré un petit nuage gorgé de pluie qu'il ne s'attendait pas à voir.

« Un léger incident. »

Le balai maintint sa cadence.

« Il devrait savoir qu'il vaut mieux ne pas les assommer, ces Ritals », dit-il en se tournant pour nettoyer le devant de la galerie.

Jules porta une main à son menton et regarda le scieur se relever et tendre ses liens au couteau du constable. Il pensait aux lettres qu'il avait échangées au fil des ans avec un homme qu'il n'avait jamais rencontré, le propriétaire invisible de cette scierie du Texas à présent défunte.

« Ce flic, quel est son nom de famille ?

– Vous êtes qui, vous, pour demander ça ?

– Je suis celui qui décide si cette scierie sera rachetée ou non. »

Le balai cessa son chuchotement soyeux.

« C'est vous l'expert dont ils annonçaient la venue ? Ma foi, si vous regardez tout autour, vous verrez des arbres, mais les types qui font tourner l'entreprise sont bien incapables de la vendre. Ils cherchent à droite et à gauche et ils envoient des télégrammes partout, mais ils n'arriveraient pas à vendre des cordes de harpe au paradis. »

Jules regarda directement le commis, un homme pâle aux bras squelettiques.

« Dites-moi son nom. »

Le commis arracha un chewing-gum des crins de son balai.

« Aldridge. »

Jules regarda de nouveau le bassin à grumes, où le plus mince des deux hommes, Angelo, était accroupi près de son comparse, dont il giflait les bajoues ensanglantées.

« Vous pensez que votre directeur se trouve dans son bureau, en ce moment ?

– Il ne pourrait pas être ailleurs. La semaine dernière, il est tombé de cheval et s'est cassé le pied. »

Le commis donna un dernier coup de balai et entra dans la pénombre sirupeuse de l'économat tandis que Jules se dirigeait vers cette stridence tonitruante qu'était la scierie.

À la tombée de la nuit, après avoir examiné le compte des ventes, les cartes, les factures, le livre de paie, les commandes en attente, et la scierie elle-même en fonctionnement, Jules remit

son chapeau et se rendit chez le constable, bien content d'avoir chaussé ses vieilles bottes de cheval tout éraflées. Vers la fin de l'après-midi, une pluie d'orage avait transformé la cour de la scierie en une mare boueuse pareille à un miroir, où se croisaient les reflets des hérons et des corneilles. La scierie perdait de l'argent, mais uniquement parce qu'elle était dirigée par un ivrogne de l'Alabama ; financièrement, c'était une poire juteuse prête à être cueillie.

Le site lui-même, baptisé Nimbus, bien que ce nom n'apparût nulle part, se composait de sentiers bordés de broussailles qui serpentaient entre des souches aussi larges que des citernes. Les divers contremaîtres et le représentant de la loi logeaient dans une rangée de vastes maisons en bois brut, non loin de la voie de chemin de fer.

Jules leva la tête, intrigué par une petite musique anodine, des notes de guitare errant sur le sentier – on aurait dit des gouttes de pluie martelant un monceau de boîtes de conserve vides. Il y reconnut le son affadi produit par un phonographe Victrola, derrière la porte grillagée de la maison du constable. Quant à l'homme, il était assis sur la galerie, dans un fauteuil au siège en peau. Derrière lui, un soleil pourpre baissait sur l'horizon, et il gardait les yeux fermés sous son chapeau taché. S'approchant de quelques pas, Jules tendit l'oreille. Il prêta attention aux paroles pleurnichardes, une histoire de jolie petite cabane en bois au milieu des pins où une maman attend, les bras grands ouverts. Les globes oculaires du constable bougeaient sous ses paupières comme des créatures des profondeurs, mais pas au rythme de la musique ; Jules avait du mal à concilier la chansonnette à l'eau de rose avec la violence de l'après-midi. Il toussa.

« Je sais que vous êtes là », fit l'homme sans ouvrir les yeux.

Jules ôta son Stetson.

« C'est vraiment quelque chose, cette musique.

– J'essaie de remonter dans le temps pour l'entendre comme autrefois, dit le constable d'une voix calme.

– Pardon ?

– Cette chanson. Avant, elle avait pour moi un sens bien précis. À présent, je lui en trouve un autre. »

À l'intérieur de la maison, la musique se tut et le disque s'arrêta avec un déclic.

Jules remit son chapeau imbibé de sueur, et regarda l'homme par-dessus la rambarde en bois teinté d'or par le soleil couchant. La photographie qu'il avait vue était celle d'un homme plus jeune, mais il était bien en présence de celui dont il recherchait la trace depuis des années.

« Les choses changent quand tourne cette vieille horloge », dit-il.

Lorsque Byron Aldridge rouvrit les yeux, ce furent ceux d'un grand cheval qui s'étrangle dans deux sous de fil de fer pour clôture.

« Est-ce que je durerai assez longtemps pour les voir redevenir comme avant ? »

DEUX

Quand le télégramme arriva au bureau de Pittsburgh, Randolph Aldridge le lut, puis regarda par la fenêtre comme s'il pouvait voir les milliers de kilomètres de fils de cuivre couverts d'oiseaux qui avaient transmis cette information depuis La Nouvelle-Orléans. Ce qui l'intéressait dans la télégraphie, c'était la façon dont elle rétrécissait la planète et détruisait ses mystères, les bons comme les mauvais.

Jules Blake, un employé, avait retrouvé son frère Byron. Randolph en informa son père, Noah, et lorsqu'ils examinèrent les autres messages arrivés au cours de la journée, ils décidèrent d'acheter l'exploitation Nimbus, avec le frère et tout le reste. La semaine suivante, dans la vaste demeure du père située juste au-delà de la zone où retombait la suie crachée par les cheminées d'usine de la ville, ils entrèrent dans le grand salon et ils déployèrent une carte sur une table.

« Tu pourras rester là-bas trois ou quatre mois, lui dit son père. Le temps de remettre les choses en ordre et de convaincre ton frère de revenir.

– Ce sera dur pour Lillian, dit Randolph.

– Ramener Byron à la maison compensera ce sacrifice. » Noah se pencha sur la carte pour l'examiner de plus près. « Une bonne épouse le comprendra.

– Et que se passera-t-il pour City Mill ? »

Randolph songeait à la scierie flambant neuve dont son père lui avait confié la direction, une exploitation de taille modeste mais moderne, spécialisée dans le bois de feuillus, parcourue d'allées goudronnées, en réalité un village d'entreprise parsemé de petites maisons blanches, équipé de moteurs électriques, de chaudières à combustion propre alimentées à l'anthracite, où le titre de directeur avait autant de poids que celui de maire ou de juge.

« Tu as fait un si bon travail, là-bas, que la scierie peut tourner toute seule pendant un moment. » Son père leva les yeux vers lui comme pour déceler sur son visage l'ombre d'un moindre doute. « Souffrir dans le Sud, cela t'apprendra à apprécier ce que nous avons ici. »

La souffrance, Randolph en avait beaucoup entendu parler, mais il n'en avait jamais fait personnellement l'expérience, et il ne tenait même pas compte des récits de son père sur les dures années de sa propre jeunesse. C'était son grand-père qui avait fondé l'entreprise, commençant à travailler après la guerre de Sécession avec un moteur à vapeur de troisième main, qui débitait des traverses de chemin de fer pour honorer des contrats du gouvernement. Randolph se pencha sur la large table en acajou et posa son verre de cognac sur un coin de la carte. Au sud de cette scierie en Louisiane se trouvait une zone d'un vert spongieux, un marais peuplé de cyprès chauves exploré surtout par les serpents, et plus au sud encore, une mince frange de marécage non loin des eaux bleues du golfe. À quarante kilomètres à l'ouest de Nimbus, la carte montrait une ville sur laquelle ils s'étaient renseignés, un endroit baptisé Tiger Island où l'alcool coulait à flots – un port sur la rivière Chieftan et un modeste nœud ferroviaire. Vers l'est, à quelque trente kilomètres de l'exploitation forestière se trouvaient la ville de Shirmer et les plantations de canne à sucre de la région de Terrebonne. Droit au nord, à huit kilomètres, il y avait une halte minuscule sur la ligne Southern Pacific nommée Poachum, et au nord de celle-

ci, cent dix kilomètres de terres inhabitées que seules visitaient les équipes de géomètres préparant leur destruction, car elles étaient riches en pétrole, en bois, en gaz naturel, en sulfure et en animaux à fourrure.

Randolph avait lu le rapport de Jules, truffé de fautes d'orthographe mais fort détaillé. Il savait que ce pays regorgeait d'immenses cyprès chauves, aux troncs imputrescibles et résistant aux termites, donnant un bois au grain incomparable, des arbres dont le pied atteignait trois mètres de diamètre, prêts à être débités en planches qui survivraient trois cents ans aux banquiers, aux avocats assis sur la terrasse de leur chalet au bord d'un lac pour humer les douces senteurs poivrées des arbres arrachés à la terre afin de pourvoir à leurs loisirs. Randolph posa l'index sous Poachum, mais il ne parvint pas à se représenter ce territoire pareil à une éponge et à la végétation si dense, ni à imaginer son frère, en un tel lieu, représentant la loi et se faisant des ennemis à la lisière du monde. Il prit son verre et en but une gorgée.

« C'est faire d'une pierre deux coups. Une bonne scierie et Byron en même temps. »

Son père se redressa et ôta ses lunettes.

« J'ai donné des instructions pour que l'achat de la scierie ne s'ébruite pas dans ce campement avant ton arrivée.

– Vous pensez que Byron prendrait la fuite ?

– C'est ce qu'il fera s'il apprend la nouvelle avant que tu ne frappes à sa porte. » Son père lui toucha brièvement l'épaule comme aurait pu le faire un serveur de restaurant. « Tu es le seul qui puisse le ramener parmi nous. Il ne faut pas que tu l'oublies.

– Ma femme…

– Tu es le seul », répéta le vieil homme, qui lui tourna le dos et quitta la pièce.

Randolph s'approcha du piano et plaqua un accord de *do*. Son frère aîné était cultivé, grand, séduisant, et malgré une disposition oscillant entre une allégresse débordante et une morosité paralysante, tout le destinait à reprendre la direction des scieries

et des exploitations forestières de la famille. Puis il était parti à la guerre, dont il était revenu ni allègre ni morose, mais avec l'air hagard d'un chien empoisonné, incapable de toucher qui que ce soit ou de parler plus de quelques secondes sans se retourner lentement pour regarder par-dessus son épaule. Sur la cheminée, Randolph voyait le portrait sépia d'un jeune homme aux cheveux bruns coiffés avec une raie sur le côté, un garçon au regard vif qui semblait posséder ce don propre aux hommes politiques de savoir parler à des inconnus et les mettre à leur aise. À son retour de France, Byron ne pouvait s'adresser aux gens qu'en braquant sur eux des yeux hallucinés, parfois pris par une panique qui le faisait frémir, comme s'il craignait qu'ils ne se transforment soudain en torches vivantes. Vers la fin de l'année 1918 il s'était engagé dans la police de Pittsburgh, son père éprouvant honte et colère à voir son fils aîné choisir de se colleter avec les voyous de la ville et la racaille des usines plutôt que de travailler dans l'entreprise familiale.

Six semaines plus tard, Byron disparaissait, et Randolph se vit confier la tâche de le rechercher, mais aucun des enquêteurs qu'il engagea ne repéra la moindre piste.

Lorsqu'en 1919 des lettres commencèrent à arriver en provenance de Gary, Indiana, son père demanda à un détective de le retrouver – sans succès. Deux mois plus tard, une carte postale arriva de Cap-Girardeau, Missouri, puis un bref message d'une seule phrase de Heber Springs, Arkansas. Ensuite vint un long silence pendant lequel la famille ne put parler de lui qu'en usant des formules polies réservées aux dîners du dimanche ou des jours de vacances. En 1921, en un paragraphe rédigé au Kansas, Byron les informa qu'il s'était engagé dans la police et travaillait comme gardien de prison, puis il envoya un petit mot écrit au crayon depuis un autre endroit du Kansas situé encore plus à l'ouest, et un autre le mois suivant d'une ville du Nouveau-Mexique qui n'apparaissait sur aucune carte. Après quoi, et depuis un an maintenant, ils n'avaient plus reçu la moindre nou-

velle, comme si Byron avait enfin découvert un lieu dont il était le seul habitant, dépassant même cette condition dans sa solitude.

En l'absence de son frère, Randolph commença à comprendre que la majeure partie de ce qu'il savait de la musique, des femmes, ou de l'entreprise, il l'avait apprise de Byron. Son père et lui déplièrent des cartes détaillées établies par des exploitants forestiers, suivant du doigt le cours d'un canyon, traversant des frontières entre États, sortant des forêts bordées de vastes espaces vides et déserts, s'efforçant de deviner où était Byron. À présent, ils le savaient, et ils reprenaient courage.

En quittant Pittsburgh, Randolph colla son visage à la vitre de sa voiture-lit et regarda le paysage tandis que le train traversait des fermes bien tenues dont les récoltes couvraient les collines basses tels les rectangles d'un patchwork, des villes modernes aux impeccables gares en brique munies de tourelles, aux lignes de tramway électrifiées, aux alignements d'automobiles garées devant des magasins regorgeant de tout ce qu'un Américain pourrait désirer. Son regard aigu enregistra les routes goudronnées tout juste terminées, et il imagina une vue d'avion de la région, les nouvelles avenues zébrant le paysage pour rejoindre les routes principales et les voies à grande circulation, des réseaux de bitume qui ceinturaient efficacement ce sol prospère.

Randolph changea de train à Richmond, montant à bord d'une voiture plus ancienne aux sièges couverts de peluche et dont les boiseries vernies avaient le lustre du satin. Il regarda alors défiler le paysage nocturne, les gares de plus en plus petites et décrépies, les routes à l'arrière-plan couvertes de gravier calibré. Le jour suivant, encore plus au sud, il changea de train une nouvelle fois, et il vit des hommes décharnés debout dans les champs, comme frappés d'insolation, leurs vêtements pareils à une seconde peau flasque de toile et rivets de cuivre, leurs récoltes de tabac ravagées par les insectes et brûlées par le soleil. Ici il n'y avait pas du tout de maisons de pierre, ni de rues gou-

dronnées, et seules s'élevaient à l'horizon quelques cheminées d'usine. Randolph se demanda si les granges de Géorgie brûlées par le soleil pourraient lui offrir un indice quelconque sur les errances de son frère. Pourquoi a-t-il suivi cette direction-ci ? se demandait-il sans cesse. Le plus loin possible de l'argent et des gens semblables à lui-même ? Il scruta longuement ce pays étrange, le Sud, sa sombre chaleur, son sol usé couleur de cuivre que grattaient les mules.

Au dîner, le maître d'hôtel l'installa près d'une femme vêtue d'une élégante robe à taille basse, et dont la petite fille assise près d'elle ne tenait pas en place. Randolph enviait aux enfants leur énergie et leur vivacité, et cela faisait six ans que sa femme et lui tentaient d'avoir un bébé. Il passa sa commande, puis posa sur la fillette un regard neutre.

« Raconte-moi une blague », lui dit-il.

La petite regarda sa mère, qui haussa poliment les épaules.

« J'en connais pas, m'sieur. »

Il fut frappé par son accent, fruste, geignard.

« Je suis sûr que si. Les petites filles futées comme toi se rappellent toutes sortes de blagues. Pense à une de celles que ton grand-père t'a racontées. »

Sous sa frange, la gamine leva les yeux au ciel et ne dit pas un mot. Le serveur apporta des salades posées en équilibre sur ses avant-bras et remplit les verres d'eau avec de longs jets qui subissaient les embardées du train. La mère ne parla guère, sinon pour dire que sa fille et elle se rendaient à un enterrement, et Randolph eut quelques doutes sur leur degré d'intelligence à l'une et à l'autre.

Après la laitue et les côtes de porc, la tarte aux pommes et le café, le nouveau patron de la scierie Nimbus regarda sa note puis étendit une jambe dans l'allée centrale recouverte d'un tapis.

« Une dame demande à un fermier, lâcha tout à coup la fillette.

– Quoi ? »

Randolph s'apprêtait à se lever de son siège. La mère tourna la tête vers la vitre à présent obscure, et son reflet n'avait rien d'enjoué.

« Elle lui demande quelle est la profondeur de sa mare. »

La main rose de la petite voleta comme un papillon à travers ses cheveux blonds, puis retomba dans son giron.

« Et que lui répond le fermier ? »

Elle se redressa sur sa chaise et traça de son index une ligne le long de sa clavicule.

« Il lui dit : *Mes canards, l'eau leur monte jusque-là.* »

Tout d'abord, il fut trop stupéfait pour rire, puis il s'esclaffa, bruyamment, félicitant la dame pour la façon dont sa fille avait su choisir le moment opportun. Ensuite, il prit congé et regagna son compartiment. Il savait qu'il s'était comporté de façon étrange, en laissant paraître une surprise disproportionnée, mais cette plaisanterie était une histoire que son frère lui avait racontée vingt ans plus tôt, alors qu'ils se trouvaient tous les deux dans la vaste cabane en bois qu'un charpentier avait construite pour eux dans un arbre, derrière leur maison de campagne au sud de Pittsburgh. Byron était alors d'un naturel facétieux. Sans effort, il amenait son interlocuteur à écouter ce qui semblait une histoire banale, puis il lui en assenait la chute comme une claque dans le dos. À travers la fenêtre de son compartiment, le patron de la scierie regardait en contrebas le bord de la route défiler dans un rectangle de lumière, et il se remémorait d'autres réponses du fermier au sujet de la profondeur de sa mare. *L'eau, ma foi, elle descend jusqu'au fond*, et aussi : *De profondeur, elle fait au moins deux pieds, comme ça on n'est pas obligé d'en ressortir à la nage*. Il vit chaque phrase se former sur les lèvres de son frère, et il ferma les yeux lorsque ses paroles lui revinrent.

En Alabama, aux premières lueurs du jour, il vit que les gares étaient surtout construites à l'aide de planches et de lattes, médiocrement badigeonnées à la chaux, et que les champs de terre rouge n'étaient bons qu'à la fabrication de briques. Il

changea encore de train – voitures plus anciennes, locomotive plus petite – et regarda les ouvriers agricoles qui travaillaient, penchés entre les rangs de coton, ou s'abritaient du soleil, maussades, se prélassant sur des chargements de melons entassés dans des chariots à suspension maculés de projections de fumier. À Meridian, Mississippi, sortant du train dans une atmosphère chargée d'humidité, il se souvint que son grand-père y avait combattu avec le grade de capitaine, sous les ordres de Sherman. C'est à Meridian qu'on a inventé la guerre, lui avait dit son aïeul, à Meridian où le général avait d'abord donné l'ordre à ses hommes de démonter toutes les machines qu'ils trouveraient, de détruire à coups de masse les dents des engrenages, d'éventrer les chaudières, de briser les pièces en fonte des motrices à vapeur, de tordre les rails autour des arbres, de précipiter dans les flammes tous les volants de moteurs pour les déformer irrémédiablement, jusqu'à ce qu'il ne reste plus dans la ville une seule mécanique en état de marche. Randolph ne remarqua que deux groupes de cheminées d'usine avant qu'on ne l'invite à remonter dans le train, et tandis que celui-ci s'enfonçait dans une chaleur de plus en plus dense sur une voie qui serpentait vers le sud, il se demanda quelles industries se seraient épanouies dans cette ville s'il n'y avait pas eu la guerre, de quelle prospérité auraient profité ses habitants, quelle forêt de cheminées de fer noir se serait dressée dans le ciel, tels les mâts des bateaux dans un port.

Cet après-midi-là, le train quitta la dernière ceinture de pins et poursuivit sa descente dans des terres basses et marécageuses, cahotant sur des ponts de bois de plus en plus longs jusqu'au moment où il atteignit la mer intérieure du lac Pontchartrain. En se rendant au wagon-restaurant, Randolph traversa plusieurs voitures dont les passagers portaient des foulards autour de leur cou trempé de sueur pour empêcher la suie de salir leur col de chemise. À cause de la chaleur, les fenêtres étaient ouvertes en grand, la cheminée de la locomotive semait un tourbillon d'escarbilles qui s'abattait sur les wagons brinquebalants et les

yeux des voyageurs assez stupides pour sortir la tête dans le vent gorgé d'eau.

Sa voiture-lit entra dans La Nouvelle-Orléans, et une pluie tiède l'accueillit à sa descente du train. Dans la gare, un guichetier portant une énorme moustache l'informa que le pont ferroviaire en bois de Lafourche Crossing s'était effondré dans le bayou et qu'il devrait prendre un bateau à vapeur jusqu'à Tiger Island, puis remonter vers l'est par le train de Poachum, la dernière ville figurant sur son billet.

De façon théâtrale, le petit employé sortit des formulaires et les couvrit de coups de tampon.

« Vous pouvez attendre quatre jours la réouverture de la ligne, ou bien je téléphone et je vous réserve un passage jusqu'à Tiger Island sur le vapeur *E. B. Newman*. »

Randolph glissa un pouce dans la poche de son gilet.

« Je veux me rendre à Poachum, mais pas en bateau. Il n'y a pas d'autocar ? »

Le guichetier leva les yeux vers lui.

« Vous n'êtes pas d'ici, vous ?

– Je viens de Pennsylvanie. »

L'homme sortit d'un casier un autre formulaire.

« Monsieur de Pennsylvanie, nous n'avons pas beaucoup de routes goudronnées. Cela fait trois semaines qu'il pleut tous les jours, et la Route 90 ne vaut guère mieux qu'une bauge à cochons. Même par beau temps, un car a du mal à franchir cette zone de marécages. »

Randolph regarda son porteur, qui empilait ses bagages sur un chariot, ignorant la conversation, puis se tourna de nouveau vers le guichetier.

« Je croyais que les vapeurs assurant le transport de passagers appartenaient au passé. »

L'homme examina les vêtements de Randolph, comme s'il tentait d'imaginer à quoi pouvait ressembler le lieu que ce client appelait « chez moi ».

« Monsieur, nous avons encore des villes, par ici, auxquelles aucune route ne mène. »

Il tira à lui un téléphone mural monté sur un pantographe, et il réserva un passage sur le *Newman*. Il tamponna une autre liasse de formulaires et tendit à Randolph un billet vert complexe comportant le symbole du dollar en filigrane.

« En arrivant à Tiger Island, vous pourrez prendre une correspondance pour Poachum sur un train mixte voyageurs et marchandises. »

Le patron de la mine examina ses billets et ne parvint pas à lire les lignes en petits caractères.

« Est-ce qu'il y a une gare là-bas ?

– Oui, on pourrait dire que c'en est une.

– Et l'exploitation forestière fait rouler un train de Poachum jusqu'à Nimbus ? »

Le guichetier regarda les bagages en cuir flambant neufs de Randolph et eut un petit rire mauvais.

« Nimbus, répéta-t-il. J'espère que vous avez des bottes. »

Le vapeur *E. B. Newman* était un vaisseau fantôme qui donnait de la bande, propulsé par une unique roue à aubes située à l'arrière, et sa peinture pelait comme une peau brûlée par le soleil. Deux cheminées rouillées s'élevaient devant la cabine du pilote dont l'avant-toit s'ornait d'une frise couverte de suie. Dans sa cabine carrée mal éclairée, Randolph ôta sa chemise et se nettoya le visage pour se débarrasser de la suie du train, puis il se savonna les aisselles à l'aide d'un broc d'eau de la rivière et d'une savonnette couleur de cire. D'un coup de brosse, il repoussa ses cheveux en arrière et se sécha avec une serviette mollassonne tachée par l'empreinte d'un clou rouillé planté dans la cloison au-dessus du lavabo. Dans la cabine, l'atmosphère confinée sentait le moisi. Randolph sortit prendre l'air sur le pont surplombant les chaudières. S'accoudant au bastingage, il regarda en contrebas les débardeurs grimper la passerelle

en portant sur leur dos des caisses en bois marquées RACCORDS COUDÉS EN FONTE et des sacs de graines de coton aussi gros que des fauteuils de salon.

« Un peu de nerf, espèces de truies paralytiques ! » hurla l'imposant second lorsque la file des dockers couverts de sueur redescendit la passerelle. « On dirait des filles de ferme qui patinent dans le fumier de porc. » Le patron de la scierie fut impressionné par la colère simulée du second, car l'efficacité à tout prix, de quelque type que ce fût – depuis longtemps l'obsession de son père –, lui faisait tourner la tête aussi sûrement qu'une pièce d'argent qui tinte en tombant d'une poche. Être efficace : telle était l'unique exigence que son père lui avait inculquée. Il observa les hommes qui s'échinaient sur la passerelle dans un nuage de sueur et sous une avalanche d'insultes, et il les évalua comme des essences forestières, sachant qu'il avait affaire à des bois de charpente, d'une robustesse naturelle.

Lorsque tout le fret fut à bord, ce fut au tour d'un troupeau de mulets et d'ânes d'escalader la passerelle pour entrer dans un enclos sommaire aménagé devant les chaudières. Le premier mulet se déroba devant la passerelle, et Randolph fut stupéfait de voir quatre jeunes dockers trapus caler chacun une épaule près d'un membre de l'animal et soulever ainsi sept cents livres de chair vivante. Le chef d'équipe leva le bras par-dessus sa tête et tordit l'oreille du mulet comme il l'aurait fait d'un chiffon mouillé tandis que l'animal aspergeait la passerelle d'un puissant jet d'urine. Les dockers firent monter six autres mulets de trait et les cinq premiers ânes, mais le sixième battit en retraite et se mit à braire, ses yeux roulant dans son crâne gris et laineux.

Le dernier mulet était un grand bardot, à longs paturons, un animal de selle bridé qui s'arrêta net au beau milieu de la passerelle. On eut beau lui décocher des coups de botte et lui cingler les flancs à l'aide d'une corde d'amarrage, il ne voulut pas se laisser convaincre de monter à bord. Le second, barbu, le

visage rouge brique, ôta d'un cabestan l'une des barres en noyer et frappa le bardot entre les yeux. Le coup fit tomber l'animal, dans un fracas de rotules dérapant sur le bois de la passerelle. Au-dessus de lui, Randolph entendit s'ouvrir une fenêtre à guillotine, et il leva la tête vers la cabine du pilote, où il vit le capitaine penché au-dehors, en uniforme bleu marine.

« Monsieur Breaux, cet animal s'est-il blessé ? »

Le second souleva du bout de sa perche l'une des paupières du bardot.

« Non, mon capitaine, lança-t-il. Cette grande carne avait besoin d'une bonne leçon, c'est tout. »

En titubant, le bardot tenta de se remettre debout, mais deux de ses sabots franchirent le bord de la passerelle, et il tomba dans la rivière en battant l'air de ses quatre membres, et quand il atteignit la surface de l'eau, sa chute résonna comme une détonation. « Lollis ! » hurla le second, et un docker noir descendit en marchant en crabe le plan incliné du quai pour sauter sur le dos du bardot. Repêchant les rênes, il frappa la croupe de l'animal jusqu'au moment où les antérieurs de sa monture prirent appui sur le bois de la rampe, les arrachant tous les deux au courant. Le docker lâcha un cri de joie et lança le bardot ensanglanté dans une course d'obstacles. L'animal contourna une pile de sacs remplis de café, avala la passerelle dans un bruit de tonnerre, et déboula dans l'enclos transformé en patinoire par les déjections. Ses sabots ferrés dérapèrent et il glissa en biais pour percuter violemment une cloison.

Randolph se présenta à la cabine principale, où il fut aussitôt installé à une table par le serveur noir et commanda un repas. Il buvait une gorgée de limonade quand le bourdonnement du sifflet communiqua au service en porcelaine une vibration complice, et il vit le quai s'éloigner alors que le bateau reculait, sa roue à aubes brassant l'eau dans un susurrement insistant.

Le serveur posa sur la table une assiette de côtelettes et de pommes de terre, en inclinant la tête d'un air narquois.

« Vous avez besoin d'autre chose, monsieur ? »

Le patron de la scierie leva les yeux. Vu de loin, l'uniforme bleu marine à boutons de cuivre que portait le serveur avait paru immaculé, mais à mieux y regarder, il était dans le même état que tout ce qui se trouvait à bord du vapeur, rapiécé avec soin et terni par l'usage.

« Vous allez me servir mes repas pendant un jour et demi. Je m'appelle Randolph Aldridge. Et vous, quel est votre nom ? »

Le visage du Noir, piqueté d'une barbe de la veille, ne changea pas d'expression. Il s'inclina davantage vers son client.

« On m'appelle Speck, monsieur.

– Et votre véritable nom ? »

Randolph étala une serviette de table sur ses cuisses.

« Il me semble bien que c'est le même », répondit Speck, ses yeux reflétant la pulsation de la lampe électrique jaune dont l'intensité vacillait sous le ventilateur électrique poussiéreux.

« Vous habitez près de Tiger Island ?

– Non, pas dans cette ville-là. Pas du tout. » Il secoua la tête d'un air sombre. « Mais le mécanicien, lui, c'est là-bas qu'il habite. Ce sera tout, monsieur ? »

Le patron de la scierie avala une gorgée de sa boisson.

« Combien gagnez-vous, Speck ? »

Les yeux sombres de Speck se braquèrent brièvement sur l'autre extrémité de la cabine, où un grand miroir doré doublait les dimensions de la salle, pour s'assurer que le maître d'hôtel ne le surveillait pas.

« Environ un dollar par jour, plus ma cabine et mes repas, monsieur. Et il y a des passagers assez gentils pour me laisser une pièce de cinq *cents* sous leur assiette s'ils sont contents de mon service. »

Speck glissa le plateau sous son bras et repartit, mettant un terme à la conversation. Après avoir fini son repas, Randolph sortit de sa poche une poignée de monnaie et glissa une piécette sous le rebord de son assiette. Il lui restait quatre pièces de vingt-

cinq *cents* au creux de la paume. Il referma le poing et pensa à l'homme qu'il tenait là pour une journée encore.

Le lendemain matin, le *Newman* déchargea ses bêtes à un débarcadère en terre battue aménagé à même la rive, en un lieu nommé Vane, où une clique de dockers à moitié nus leur fit escalader la pente à coups de canne en une mêlée d'où jaillissaient des giclées de boue. Au milieu des remous, le bateau recula pour atteindre le milieu de la rivière, et le pilote commença à chercher des eaux facilement navigables en longeant l'intérieur des coudes, comme si les moteurs n'étaient pas assez puissants pour lutter contre le courant qui sévissait le long de la ligne médiane, parmi les moutons d'écume. Aux approches du crépuscule, le bateau s'engagea au ralenti dans l'enceinte au béton maculé de l'écluse de Plaquemine. Randolph regarda le sas se vider et le bateau descendre tel un cercueil après les prières. Il entra dans la cabine principale à l'heure du dîner et ne trouva que trois autres tables occupées – par des hommes sans cravate dont les pantalons tachés de graisse tenaient à l'aide de bretelles. L'éclairage était déficient, la lumière baissait d'intensité à chaque rotation du générateur. Après son repas, Randolph regarda les convulsions des ampoules au-dessus des ornements tourmentés du salon, puis il descendit entre deux rampes de cuivre terni le grand escalier menant au pont principal, se dirigeant vers l'arrière du bateau et la salle des machines. À l'intérieur de celle-ci, un graisseur remplissait les godets à huile du moteur bâbord, sans prêter attention aux tonnes de fonte en mouvement qui allaient et venaient quelques centimètres sous ses bras. Sur une chaise, près d'un mur couvert de manomètres en bronze aux cadrans luisants, était assis le chef mécanicien, un homme de petite taille avec une grosse moustache et des cheveux couleur de laine d'acier. Il portait un pantalon bleu marine, un gilet noir et une cravate-lacet qui pendait sur une chemise blanche dont les manches relevées étaient maintenues par des bandes élastiques afin de ne pas retomber sur ses mains.

« Je peux entrer, ça ne vous dérange pas ? » demanda Randolph.

Sans bouger de sa chaise, le petit homme leva les yeux vers Randolph, puis il regarda ses chaussures de luxe.

« Mais non, entrez donc », dit-il.

Le patron de la scierie pénétra dans une atmosphère chaude où flottaient une odeur d'émail et aussi celle, aux effluves proches de l'avoine, de la vapeur saturée. Il examina le générateur et son tableau électrique, un panneau de porcelaine noire rassemblant des compteurs, des interrupteurs à lames et un rhéostat de la taille d'un petit tambour. Tendant le bras, il en tourna la manivelle de quelques centimètres. Les ampoules éclairèrent avec plus d'intensité, et leur pulsation s'estompa.

« Certains des contacts ont besoin d'être nettoyés. »

Le mécanicien détourna le regard.

« Où habitez-vous ? »

L'homme examina de nouveau Randolph, remarquant le costume, la chaîne de montre en or, le col propre.

« Ma maison se trouve à Tiger Island.

– Vous devez connaître les autres mécaniciens diplômés de la ville. »

L'homme hocha la tête.

« J'en connais quelques-uns. Ceux des scieries.

– Et celui de Nimbus ? »

Randolph cligna des yeux quand retentit un gong boulonné à une poutre au-dessus de sa tête. Le mécanicien se leva, fit pivoter d'un demi-tour un volant en acier luisant, et les bielles des moteurs bâbord et tribord ralentirent l'allure.

« C'est loin de tout, au milieu du marais. Moi, je n'ai pas souvent de ses nouvelles.

– Il est allemand, je crois.

– C'est ce qu'on m'a dit, confirma le mécanicien en retouchant la position du volant du régulateur. Un foutu Boche.

– Vous avez des nouvelles de cette scierie ?

– Qu'est-ce que vous cherchez à savoir, vous ? »

Il s'appuya au volant du débit de vapeur et plissa les paupières.

« L'officier de police qui fait respecter l'ordre dans l'exploitation, c'est mon frère. Je ne l'ai pas revu depuis quatre ans. »

Au-dessus de leurs têtes, une clochette fixée à un ressort en spirale se mit à grelotter, et le mécanicien ouvrit le volant à fond, les pistons accélérant leur course pour que les transmissions en bois fassent tourner plus vite la roue à aubes, la commande en métal poli du tiroir de distribution s'agitant de haut en bas dans un claquement incessant.

« Mon frère à moi, dit le mécano, c'est dommage que je ne sois pas resté quatre ans sans le voir, j'aurais encore un compte en banque. »

Il s'éloigna pour aller dire quelque chose au graisseur, qui sortit dans la nuit.

Randolph se tenait à côté du moteur tribord, et il regardait la bielle longue de deux mètres entrer et sortir du cylindre.

« Les soupapes font toujours autant de bruit ?

– Ah, ça, c'est l'inconvénient des modèles California qui économisent la vapeur. » Il s'essuya les mains et agita son chiffon en direction du moteur. « Cette satanée machine est plus vieille que moi. Dans dix ou quinze ans, on ne verra plus tourner nulle part un seul moteur comme celui-ci. Les temps changent, c'est sûr. »

Il fourra un coin de son chiffon dans sa poche arrière.

« Qu'est-ce que vous voulez dire ?

– Je me suis un peu documenté. » Le mécanicien brandit son index. « Un moteur diesel transforme en énergie trente pour cent du combustible qu'il consomme. Avec la vapeur, c'est cinq pour cent, si on a de la chance. » Il frappa le manchon d'amiante, blanc comme du plâtre, de l'isolant thermique. « Vous verrez ! Dix ans. Ça fait peur, la façon dont le progrès avance. »

Randolph parla de machines à vapeur, car cela aussi faisait partie des savoirs qu'il avait acquis. Au bout d'un moment,

le petit mécanicien enfila un gant et passa la main entre deux distributeurs à clapets animés d'un mouvement vertical pour récupérer un pot en verre plein de café chaud.

« Vous en voulez ? La cambuse me l'a fait descendre il y a deux heures. »

Il prit deux quarts en fer pendus à des crochets sous le manomètre principal et les remplit.

Le patron de la scierie but une gorgée du puissant breuvage d'un brun presque noir, remarquant au passage la façon dont son goût s'attardait sur sa langue.

« Il y a beaucoup de bateaux comme celui-ci qui naviguent encore ? »

Le mécanicien s'assit sur sa chaise et posa un pied contre un long levier. Derrière lui, les bielles crachaient comme deux chats qui s'affrontent.

« Non. Peut-être deux sur le Mississippi qui desservent Natchez, un sur le lac Pontchartrain et cette direction. Un sur l'Atchafalaya et le Bayou Teche. Le capitaine Cooley, il remonte encore la rivière Ouachita sur les rives de laquelle les pauvres gens n'ont pas de routes. » Le mécano but un peu de café. « Mais personne ne gagne d'argent. Si notre pilote empalait la coque de ce rafiot sur un tronc d'arbre immergé, on rentrerait à la rame dans le canot de sauvetage et on n'en parlerait plus.

– Où iriez-vous travailler, alors ?

– Sur les bacs. À la glacière. Dans une scierie, peut-être. Ils font encore du flottage avec des petits vapeurs de rien du tout sur lesquels je pourrais me rendre utile. » Il leva les yeux vers Randolph. « Et vous, qu'est-ce que vous faites ? Vous achetez du bois ? Vous êtes trop bien habillé pour vendre quoi que ce soit.

– Je suis le nouveau directeur de la scierie Nimbus. Je m'appelle Randolph Aldridge. »

Le mécanicien ne parut pas impressionné, mais il lui tendit la main cependant.

« Minos Thibodeaux, fit-il.

– Votre famille a toujours vécu à Tiger Island ?

– Depuis l'Homme des cavernes. » Il versa une nouvelle rasade de café dans son quart, puis dans celui de Randolph. « Vous venez d'où ?

– De Pennsylvanie.

– Le pays où il neige.

– Je n'ai pas eu beaucoup de nouvelles de mon frère », dit Randolph en feignant de s'intéresser à un manomètre.

Minos détourna le regard, renifla sa moustache.

« Vous aviez perdu sa trace, hein ?

– Il a disparu dans l'Ouest pendant un moment.

– Vous êtes venu vous renseigner sur son compte, c'est ça ?

– Je vais diriger cette scierie, et je vais m'assurer qu'il fait bien son métier. »

Le mécano lui lança un regard sévère.

« Vous seriez prêt à flanquer à la porte votre propre frère ?

– Non. Je veux dire, je m'inquiète à son sujet. »

Minos parut réfléchir à la question.

« Ce n'est peut-être pas inutile. »

Randolph posa son quart à côté d'une burette d'huile.

« Et pourquoi donc ?

– Il y a quelques Italiens, à Tiger Island, qui aimeraient bien le renvoyer en Pennsylvanie. »

Le patron de la scierie s'esclaffa.

« Il y a des gens qu'il est capable de perturber, c'est vrai.

– Il est tout d'un bloc. »

Randolph tourna la tête.

« C'est un représentant de la loi, marmonna-t-il. Forcément, il doit se faire quelques ennemis, je suppose.

– Ces ennemis, ils existaient déjà avant qu'il les rencontre. »

À cet instant précis retentit le grand gong argenté ordonnant *arrière toute*. Minos bondit sur son volant et son levier pour renverser la vapeur. Le bateau trépida, reculant devant on ne savait quel obstacle repéré par le pilote.

Randolph remonta sur le pont des cabines plongé dans le noir et se guida en suivant le bastingage. Le vapeur peinait à suivre un bayou aussi étroit qu'un fossé, le faisceau blanc de sa lampe à arc éclairant le sommet des souches qui perçaient la surface de la rivière couleur d'obsidienne. Une masse ressemblant à un loup à poils longs s'avançait vers lui par-dessus le bastingage, et Randolph se plaqua contre la cloison alors que la branche rongée de mousse labourait la fenêtre située près de lui puis se retirait comme la griffe d'un monstre. Son rythme cardiaque bondit lorsqu'elle arracha une bouée de sauvetage de son support. Le bateau se pencha, le pilote entamant la berge avec la poupe pour se diriger vers le milieu de la rivière, se fiant à sa mémoire pour regagner des eaux plus profondes.

Plus tard, depuis sa couchette de bois dur aux relents aigres, Randolph entendit le sifflet tonitruant annoncer leur arrivée à un débarcadère, et pendant une heure il écouta les échos des tonneaux de bois et les insultes indistinctes du second. Puis vinrent de nouveau le son profond de ce même sifflet gigantesque et l'impression que le bateau s'arrachait à bien autre chose qu'une simple rive boueuse, la roue à aubes giflant l'eau noire comme du goudron pour l'emmener au-delà de tout ce qu'il connaissait. Il pensa encore une fois à son frère, excellent nageur qui ne craignait jamais l'eau, pas même la nuit, et il s'endormit en se remémorant le jour où il avait appris à faire la planche, les doigts de Byron dressant ses vertèbres à s'aligner et à s'élever vers le ciel.

Le jour suivant se leva dans la chaleur et le brouillard, et le vapeur contourna des arbres immergés couverts de tortues à oreilles rouges et se débattit au milieu de radeaux spongieux de nénuphars, s'égarant même dans un tapis long d'un kilomètre et demi de cette même plante, où ses moteurs finirent par caler. Le patron de la scierie était de nouveau dans la salle des machines, bavardant avec le mécanicien, quand le pilote actionna une cloche pour réclamer un surplus de puissance. Minos fit entrer

de force le levier dans le dernier cran et hurla aux chauffeurs de secouer les cendres de la chaudière.

« Bordel de Dieu, on ne sera jamais à quai avant trois heures ! »

Et il avait raison. Le vapeur finit par s'extirper du bayou et se trouva dans une large baie remplie d'une eau qui sentait le sel. Sur la rive est se trouvait une ville basse composée de magasins et d'entrepôts en bois, encadrée en amont et en aval par deux grandes scieries. Le *Newman* pointa sa proue dans le bassin public à trois heures et deux minutes, et il s'amarra entre des vapeurs de flottage de grumes et des remorqueurs à hélice qui chuintaient continuellement. L'air empestait la fumée de charbon et les coquilles d'huîtres avariées, et par-delà le quai bourbeux s'étendait une rue bordée de plusieurs camions Ford disséminés çà et là et de deux chariots couverts de boue tirés par des mulets au dos concave. Randolph descendit la passerelle parmi les débardeurs et se fraya un chemin à travers un groupe de marchands et d'employés de commerce venus attendre le bateau. Il pataugea dans une mixture de boue et de coquillages pour traverser la rue principale et atteindre le trottoir en bois, où il nettoya ses chaussures en les cognant contre le rebord des planches, puis il partit vers le sud pour se rendre à la gare où le guichetier l'informa que le train pour Poachum partirait à six heures le lendemain matin.

Randolph regarda la voie ferrée.

« Je croyais qu'il partait à six heures du soir. »

Derrière le comptoir, le guichetier laissa lentement couler de sa bouche un filet de jus de tabac dans on ne savait quel récipient.

« C'est parfois le cas. Demain, il part à six heures du matin. »

Randolph eut envie de demander quel genre de ligne ferroviaire se permettait des variations de douze heures dans ses horaires, mais il sentait déjà que dans cette ville il devait se montrer prudent.

Le guichetier lui adressa un sourire bistre.

« Vous venez du Nord, n'est-ce pas ?

– Oui. »

Randolph lui dit qui il était.

« Sid Laney », se présenta l'agent sans lui tendre la main.

« Y a-t-il un endroit où je pourrais louer une automobile ? »

Le sourire de l'agent laissa perler une goutte de salive ambrée au coin de sa bouche.

« Oui, mais qu'en feriez-vous ?

– Pardon ?

– La route est recouverte d'eau. Vous parviendrez peut-être à atteindre Poachum. Ou peut-être pas. »

Randolph sortit sa montre et la remonta, la réglant sur l'horloge de la gare.

« Bon, où se trouve l'écurie de louage ? »

Le guichetier cracha de nouveau.

« Monsieur, les ornières de cette route-là, vous y laisserez les roues de votre boghei. Et si vous voulez faire les trente-cinq kilomètres à cheval sous la pluie et au milieu des mouches, je n'ai rien contre, mais je vous conseille de choisir un gros cheval qui flotte bien. Si vous ne lui brisez pas les pattes, vous devrez lui faire franchir quelques bas-fonds à la rame, et quand vous arriverez à destination, vous serez plus crotté que lui. »

À travers la fenêtre, Randolph regarda le ciel sombre.

« Y a-t-il un téléphone que je pourrais utiliser ?

– Pour appeler où ?

– À Nimbus. »

Le guichetier rit doucement en posant la pointe de son crayon sur un formulaire.

« La ligne téléphonique s'arrête à Poachum. Là-bas, l'agent de la compagnie a bien une ligne qui descend jusqu'à Nimbus. » Il releva les yeux. « On m'a dit qu'il suffisait qu'un gros hibou s'y pose pour qu'elle dégringole.

– Je veux appeler le représentant de la loi qui travaille là-bas.

– Pour quoi faire ?

– Je le connais. »

Le guichetier hocha la tête.

« Et vous avez quand même envie de lui parler ? »

Randolph se pinça le dessous du menton et respira à fond.

« Le train de la scierie, quand vient-il à Poachum, pour que je puisse le prendre jusqu'à Nimbus ?

– Il n'a pas d'horaire régulier. »

Le patron de la scierie pencha la tête et haussa un sourcil.

« Bon, je vais appeler mon collègue là-bas, si on peut le qualifier ainsi. »

Le guichetier s'approcha d'un téléphone mural, l'un des trois appareils qui formaient une rangée, et en tourna la manivelle un nombre précis de fois, attendit, recommença la manœuvre, attendit encore, puis donna un dernier tour, envoyant une brève décharge électrique dans le câble qui partait vers l'est. Comme personne ne décrochait à l'autre bout, il se dirigea vers son télégraphe et envoya un message. Les deux hommes observèrent le vibreur dans la boîte du résonateur, et en moins d'une minute il commença à égrener des lettres dans le local.

Le patron de la scierie fit passer son poids d'une jambe sur l'autre lorsque le message se termina.

« Oui ?

– Le train pour Nimbus arrive à Poachum demain vers huit heures. Vous pourrez prendre la correspondance pour la scierie, monsieur. »

Randolph se dirigea vers la porte, puis il s'arrêta net et regarda derrière lui.

« Que savez-vous du constable en poste à Nimbus ? »

Le guichetier ôta de son emballage une chique de tabac foncé et ouvrit son canif, qu'il avait affûté comme un rasoir.

« Il paraît qu'il n'aime pas les Macaronis. »

TROIS

Un homme de petite taille, aux cheveux pareils au coton que l'on met dans les flacons d'aspirine, franchit la porte de la gare, armé d'un fusil à deux coups. Une étoile de marshal pendait sur sa veste informe. Sur ses talons venait un prêtre d'une stature imposante, au crâne dégarni, qui fumait une pipe de bruyère au tuyau coudé.

« Sid, dit le marshal, qu'est-ce qu'il voulait, ce client ?

– Un billet pour Poachum. Il m'a posé des questions sur votre ami, à Nimbus. »

Le représentant de la loi suivit du regard le patron de la scierie, qui s'éloignait vers le nord dans River Street.

« Il est trop bien habillé.

– Apparemment, il vient du Nord, expliqua le guichetier.

– Qu'est-ce qu'il lui veut, à Byron ? »

Sid Laney haussa les épaules.

« Au moins, il ne ressemble pas à un Italien. »

Le curé se frappa le front comme un idiot, gloussa, puis suivit le vieux marshal dans la rue ensoleillée. Ils descendirent River Street entre les trappeurs qui sentaient le musc et les chiens infestés de vers, pour se rendre à son quartier général, un local carré haut de plafond à l'arrière duquel se trouvait une cellule rouillée.

« Ah ! » fit le curé en savourant la fraîcheur du bâtiment.

Sur le plus grand des bureaux était posé un seau rempli de glace fangeuse contenant deux bouteilles en terre cuite aux bou-

chons soigneusement retenus par du fil de fer. Les deux hommes s'installèrent dans des fauteuils de jardin en bois qui protestèrent bruyamment et se servirent chacun dans une chope une grande rasade de bière. Le curé en but une longue gorgée, et quand le marshal reprit son souffle, sa moustache blanche était tachée de mousse. De l'autre côté de la rue, un remorqueur siffla longuement, et un pilote insulta un matelot en une harangue de plus en plus sonore. Le curé s'éclaircit la gorge et Merville le regarda.

« Dimanche prochain, je vais faire une belle homélie, sur Jésus chassant les marchands du Temple.

– Les méthodistes ne peuvent pas entrer dans les églises catholiques. »

Le curé but une nouvelle gorgée de bière.

« Vous n'êtes pas méthodiste.

– C'est dans cette religion que j'ai été baptisé, moi. »

Le curé cala sur la table un coude vêtu de noir.

« Vous n'avez jamais franchi la porte de la moindre église méthodiste. Votre père était catholique.

– La religion vient de la maman. » Le marshal agita la main comme pour chasser une mouche. « Vous pouvez me donner tout de suite la substance de votre sermon. »

Le curé croisa les mains.

« C'est un sujet qui vous parlera sûrement. J'essaie de démontrer que la colère, bien que naturelle et parfois utile, doit toujours être maîtrisée. »

Le vieil homme suçota sa moustache.

« Pourquoi vous me racontez ça ? Vous m'en voulez encore d'avoir envoyé ce trappeur au tapis ? »

Le curé secoua la tête.

« Le dénommé Walton a eu besoin de trente-six points de suture et n'a repris connaissance que deux jours plus tard. Vous ne me ferez jamais croire que votre colère n'était pas excessive.

– Mais pas du tout, protesta Merville. Il avait avalé de l'antigel, et il tentait de tuer Nellie la petite putain avec une bouteille

de bière chez Buzetti. Je n'étais pas en colère. Moi, j'ai simplement fait ce que j'avais à faire. »

Le curé braqua sur lui un regard vide de toute expression, procédé qu'il employait pour contraindre ses paroissiens à se forger une opinion sur la véritable nature des choses.

« Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai du mal à le croire. »

Merville prit une gorgée de bière. Celle-ci avait tiédi, et la chope ne laissait plus de cercle sur le bureau.

« Mon père, si une religieuse tombait dans une ruelle sur deux matelots se battant à coups de rasoir, elle en étranglerait au moins un avec son chapelet. »

Le curé se leva et vida sa chope, puis essuya d'un doigt sa longue lèvre supérieure.

« Je passerai demain, peut-être.

– Si elle avait eu un fusil, grommela le marshal, elle s'en serait peut-être servie. On ne peut pas laisser les gens s'entre-tuer.

– Au revoir, dit le curé.

– Si vous voyez ce Yankee, faites-moi savoir ce qu'il manigance. Je ne veux pas qu'il aille chercher des noises à Byron. Ce pauvre bougre a déjà assez de soucis comme ça. »

Le visage du curé s'éclaira, alors qu'il avait déjà posé la main sur le bouton de porte.

« Vous pourriez prier pour votre ami. »

Merville baissa les yeux vers sa chope vide.

« Je crois que Dieu s'est suffisamment amusé avec cet homme-là. »

Comme le *Newman* ne repartait qu'à la fin de la matinée suivante, le capitaine permit au patron de la scierie de conserver sa cabine moyennant deux dollars, et Randolph tua le temps au bastingage du pont des chaudières à regarder les dockers se hâter, avant que la nuit ne tombe, de charger deux cents barils de mélasse en les faisant rouler jusqu'au sommet de la passerelle. Plus tard, il assista à l'arrivée d'un orage venu de l'ouest et au